

AURORE DRÉCOURT



LA FOLLE  
DESTINÉE  
DES KERDELEC

*Un secret bien gardé*

**PRIX  
CHARLESTON  
POCHE**

SÉLECTION  
2025



AUORE DRÉCOURT  
**LA FOLLE DESTINÉE DES KERDELEC**  
**Tome 1 : Un secret bien gardé**

Tout l'univers de Sophie, fille cadette du baron de Kerdelec, vient de s'écrouler. Le précieux document qui devait sauver sa famille de la ruine s'est volatilisé... en même temps que son frère jumeau Étienne. Dans cette société où son statut de femme la condamne à l'inaction, le futur semble bien sombre.

Mais Sophie est une jeune fille courageuse et libre, qui n'a que faire des convenances. C'est décidé : pour retrouver l'acte volé, elle se fera passer pour son frère. De bals somptueux en duels à l'épée, elle se lance dans une quête au cœur d'un monde impitoyable dont elle ne connaît pas les codes. Quête d'autant plus périlleuse que Sophie n'est pas seule à revendiquer l'héritage, et que le comte de Carnac, aussi charmant soit-il, semble déterminé à déjouer tous ses plans...

**Entre jeux de pouvoir et secrets de famille, une saga épique et romantique, pleine de suspense et d'émotion.**

Docteure en histoire, **Aurore Drécourt** se consacre depuis plusieurs années à sa deuxième passion : raconter des histoires. Après de nombreux romans en autoédition, elle propose avec *La Folle Destinée des Kerdelec* un récit historique passionnant.

Texte intégral

ISBN : 978-2-38529-323-9



9 782385 293239

**9,90 euros**

Prix TTC France

Rayon :  
Littérature française



[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

© Calmann-Lévy, 2024

Présente édition :

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2025

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

ISBN : 978-2-38529-323-9

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston) et sur TikTok (@editionscharleston) !

**Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !**

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Aurore Drécourt

LA FOLLE DESTINÉE  
DES KERDELEC  
UN SECRET BIEN GARDÉ

\*

Roman

Calmann-Lévy



*Ceux qui ne tentent rien ne réaliseront jamais leur rêve.  
Alors, que risquez-vous à tenter le vôtre, sinon de réussir ?*



— **S**ophie, je t'en conjure, contente-toi des pommes à côté de toi et descends de cet arbre !

— J'y suis presque ! Plus qu'un petit mètre à grimper ! objecta la jeune femme.

— Je te préviens, je ne viendrai pas te chercher ! Et ne compte pas sur moi pour te rattraper si tu tombes !

— Voilà qui est galant de votre part, mon très cher frère.

Étienne de Kerdelec laissa échapper un soupir à fendre l'âme. De tous les vieux pommiers présents dans ce champ, sa jumelle avait choisi le plus haut, c'est-à-dire celui aux fruits les plus inaccessibles. La saison des récoltes approchait, mais bien sûr, elle ne pouvait pas attendre qu'un paysan grimpe à leur place pour faire tomber les pommes !

Les yeux d'Étienne s'arrondirent comme des soucoupes tandis que sa sœur s'allongeait sur une branche plus souple et tendait le bras vers des fruits bien rouges.

— Juste ciel, Sophie, c'est dangereux !

Il se précipita en dessous de la jeune femme qui l'ignorait superbement.

— J'aurai ces pommes quoi qu'il m'en coûte ! cracha-t-elle en avançant centimètre par centimètre.

Sa tresse de cheveux blonds s'accrocha à des feuilles et elle gronda de manière peu élégante. Elle tira dessus, y laissant quelques mèches au passage.

— S'il te plaît, choisis-en d'autres ! essaya de la raisonner Étienne.

— Tu sais bien que les meilleures sont juste en face de moi ! Nanou refuse de manger depuis trois jours. Elle ne résistera pas à ses mets préférés.

— Si tu te romps le cou, douceurs ou non, elle ne les mangera pas !

— Me rompre le cou ? répéta Sophie avec un sourire en coin. Ce serait mal me connaître.

La pulpe de ses doigts caressa la peau d'un fruit mûr à souhait. Avec un petit effort supplémentaire, elle parvint à se saisir de l'objet de ses désirs. Une grande joie éclata dans sa poitrine. Elle l'avait fait ! Sa grand-mère allait enfin retrouver des forces !

Un terrible grincement résonna soudain sous elle. Sophie s'immobilisa, tâchant de garder son sang-froid.

— Étienne, prends le tablier que j'ai laissé en boule. Noue-le à tes hanches et tends-le pour rattraper les pommes que je vais te jeter.

— Tu plaisantes ? Je ne vais quand même pas porter un vêtement de femme !

— Étienne ! rugit Sophie. Nous ne sommes que tous les deux et je n'ai pas fait tout cela pour rien !

— Tu es...

La jeune femme entendit son frère pester des mots incompréhensibles. Si la situation ne s'avérait pas aussi périlleuse, elle en aurait ri. Elle adorait taquiner Étienne.

— Mets-toi bien en dessous, je vais lâcher les pommes une par une. Enlève-les chaque fois du tablier et dépose-les dans le panier.

— Si tu les lances toutes sans attendre, nous gagnons du temps.

La jeune femme leva les yeux au ciel.

— Cela les abîmerait ! Nanou n'en voudrait pas !

— D'accord. Qu'est-ce que je ne ferais pas pour toi...

Il se mit en place et Sophie fit tomber une première pomme, une deuxième puis une troisième, tentant de gigoter le moins possible sur sa branche vacillante. Elle n'osait pas regarder en bas. Bien que téméraire, elle craignait d'être prise de vertige. Étienne avait raison : Nanou ne supporterait pas qu'il lui arrive quelque chose.

— Voilà, je vais descendre.

Elle n'attendit pas la réponse de son frère. Avec précaution, elle rampa en arrière. L'air frais d'octobre lécha ses mollets nus. Sa jupe remontait sous l'effort, mais tant pis. Sophie avait une confiance aveugle en Étienne. En gentilhomme, il avait forcément déjà détourné le regard. De plus, ils étaient sortis du même ventre.

Enfin, elle atteignit le tronc. Avec précaution, elle tâta du bout des pieds ses possibles appuis pour s'assurer de leur solidité. Elle n'avait pas prévu d'échelle, sinon son frère aurait deviné ses intentions et n'aurait jamais accepté de l'accompagner. Vu son caractère prudent et introverti, rien ne l'aurait fait changer d'avis.

— Je suis presque en bas, l'informa-t-elle.

— Je ne comprends toujours pas pourquoi je t'ai suivie. J'aurais dû me douter que tu avais encore une diablerie en tête.

— Tu t'en doutais, ne put-elle s'empêcher de glousser. Mais que serait ta vie sans les aventures que je t'impose ?

— Certes...

— Et surtout, tu préfères nos escapades aux cours d'escrime.

Étienne laissa échapper un gémissement qui traduisait son aversion pour cette discipline imposée par leur père. Désormais parti avec son épouse et sa fille aînée pour la ville, le baron n'était plus là pour les surveiller. Et les jeunes Kerdelec en profitaient.

— D'ailleurs, à ce sujet..., marmonna Étienne. J'y ai bien réfléchi. Je crois que nous devrions arrêter de te faire passer pour moi.

Sophie se figea à environ quatre mètres du sol.

— Plaît-il ?

— Voyons, Sophie ! s'emporta Étienne d'une voix tremblante. Nous avons fêté notre dix-neuvième anniversaire. Même si mère ne semble pas décidée à te présenter au monde...

— Et que Dieu m'en garde ! l'interrompit-elle en reprenant sa descente.

— Il serait quand même temps que tu te comportes comme l'exige ton rang.

Le sang de Sophie se figea dans ses veines. Ce discours, sa mère l'avait maintes fois répété durant l'été. Sophie ne possédait ni la beauté ni les belles manières de Louise, l'aînée des filles Kerdelec, et surtout elle ne faisait aucun effort pour lui ressembler. Et pourquoi d'ailleurs aurait-elle agi autrement, alors que cela ne lui apportait aucun bonheur ?

— Tu ne le penses pas, s'entendit-elle répondre.

— Si, Sophie. Je m'inquiète pour ton avenir.

— Mon avenir ?

Sa mâchoire se contracta. Comment osait-il lui faire la leçon alors qu'il profitait depuis des années du répit qu'elle lui offrait ? Qui se déguisait en garçon pour suivre les cours des précepteurs ? Qui parcourait la campagne en l'absence de leur famille pour gérer les terres et aider les paysans ? Qui maintenait les comptes à jour et réglait les problèmes de servitude à la place du jeune homme ? Et sans jamais s'en attribuer le mérite afin que leur père n'y voie que du feu ? Non qu'Étienne fût incompetent dans ces matières, mais il s'en désintéressait totalement, préférant passer sa vie à lire et à écrire.

Sophie bouillonnait de colère. Si elle n'avait pas été si haut perchée, elle lui aurait craché ses quatre vérités ! Elle accéléra l'allure.

Soudain son pied glissa du nœud sur lequel elle venait de prendre appui. Un cri lui échappa. Ses genoux dérapèrent contre l'écorce et son cœur remonta dans sa poitrine tandis qu'elle chutait.

Par chance, quelque chose amortit sa chute, mais pas assez pour lui permettre de retrouver l'équilibre. Elle se retrouva allongée à moitié dans l'herbe, et à moitié sur Étienne. Leurs visages n'étaient qu'à quelques centimètres l'un de l'autre. Les yeux bleus de Sophie, ponctués d'éclats jaunes, plongèrent dans ceux d'Étienne. Son frère aurait pu être un miroir : Sophie et lui possédaient le même nez légèrement retroussé, les mêmes lèvres fines et le même menton court. Les jumeaux Kerdelec se ressemblaient de manière étonnante, et la nature semblait s'obstiner en ce sens : les hanches de Sophie s'élargissaient à peine, sa poitrine demeurait discrète, tandis que la pilosité d'Étienne tardait à se déclarer. Fin pour un homme, il manquait d'épaules et faisait la même taille que sa sœur.

Oui, ils étaient aussi semblables physiquement qu'opposés dans leur caractère.

— Je suis soulagé, tu n'as rien, soupira son frère avec un sourire franc.

Sophie s'écarta promptement de lui, toujours fâchée.

— Rentrons, déclara-t-elle en s'asseyant.

— Sophie, tu boudes ? Alors que je viens de te sauver ?

— Si tu n'étais pas intervenu, j'aurais atterri sur les fesses. Je ne me serais pas fait mal.

Certes, c'était de la mauvaise foi, mais qu'importe ! Elle prit appui pour se relever, lorsqu'un gémissement lui échappa. Son jumeau se retrouva aussitôt sur ses deux pieds et l'aida à se mettre debout.

— Où as-tu mal ?

— Nulle part.

Elle se dégagea et tenta de faire un pas, avant de grimacer.

— Sophie !

— C'est ma cheville, avoua-t-elle sans le regarder.

— Tu as dû te blesser.

Étienne se mit à inspecter du regard le champ et les quelques arbres qui les entouraient. Il n'y avait personne pour les aider.

— Attends-moi ici, annonça-t-il après plusieurs secondes de réflexion. Je vais aller chercher une charrette...

— Et tu vas me laisser seule ? interrogea Sophie avec un air faussement horrifié.

Étienne fronça les sourcils, déstabilisé.

— Le château n'est qu'à une vingtaine de minutes à pied, je ne serai pas long. Et puis, tu as l'habitude de...

— Tu laisserais donc une demoiselle de mon rang seule à la merci des prédateurs ?

Elle pointa un index accusateur vers lui. Il voulait qu'elle imite ses consœurs de sang noble ? Eh bien, il allait être servi ! Le visage d'Étienne se rembrunit et, tel un enfant pris à son propre piège, grommela :

— Je plains plutôt le prédateur qui te rencontrerait.

Sophie serra les lèvres pour ne pas rire, et au lieu, lui fit les gros yeux.

— Sois galant, et porte-moi.

Elle tendit les bras. Étienne soupira de désespoir. À cet instant, il devait regretter d'avoir passé l'été à lire plutôt qu'à développer ses muscles !

— Le château est loin...

— Tu ne m'as pas dit qu'il n'était « qu'à vingt minutes à pied » ? roucoula-t-elle.

Sans un mot, il la souleva et Sophie retint une expression de triomphe.

— N'oublie pas les pommes.

— Tu veux ma mort.

— Absolument pas, mon frère adoré.

Il la laissa retomber au sol et lui confia le panier, avant de la soulever à nouveau. Une centaine de mètres plus tard, le visage rouge et inondé de sueur, il s'arrêta.

— Ta cheville va mieux ?

Sophie s'appuya dessus et secoua la tête.

— Juste ciel ! gémit-il. Monte plutôt sur mon dos.

— D'accord, mais tu devras porter le panier.

Agacé mais patient, Étienne s'exécuta. Sophie accrocha ses bras autour de son cou et ferma les yeux. L'odeur de son frère l'apaisa, et son énervement se mua en tristesse. Et si Étienne avait raison ? Le temps les rattraperait vite... Un jour, leur père les rappellerait chacun à leur devoir.

Ils seraient séparés l'un de l'autre.

Sophie refusait d'y penser. Tant que Louise ne serait pas mariée, on ne s'intéresserait pas à son cas. Et puis quel homme voudrait d'une femme sans dot ? Ils avaient beau posséder du sang noble et un château, la richesse manquait cruellement à leur famille. Non, elle ne devait pas s'inquiéter. Ses bras se refermèrent un peu plus autour de son frère. Concentré sur ses efforts, celui-ci ne remarqua pas qu'elle s'accrochait à lui à la manière d'une fillette perdue.

— Étienne, je crois que ça va...

Sophie n'eut pas le temps de finir sa phrase qu'un martèlement de sabots leur parvint. Son frère la laissa glisser au sol et lui tendit le panier de pommes, avant de poser la main sur la garde de son épée. Un cavalier, seul, approchait à vive allure.

La poitrine de Sophie se crispa. Qui était-ce ? En ce mois d'octobre, tous les nobles de la campagne avaient dû gagner la ville pour y passer l'hiver. D'aucuns savaient que le baron de Kerdelec était absent et aucun gentilhomme qui se respecte ne visiterait le domaine sans invitation. Était-ce un voyageur égaré ? Non, le chemin pour rejoindre Rennes ne se trouvait pas bien loin, Sophie pouvait même le voir en cet instant. Un soldat de retour de garnison ? Des paysans avaient été malmenés aux confins de leurs terres et le coupable courait toujours.

Sophie saisit fermement une pomme, prête à l'utiliser comme projectile.

Bientôt, des reflets illuminèrent le métal à la ceinture de l'inconnu.

Cet homme, bien décidé à les aborder, était lui aussi armé.

— **Q**ui va là ? s'exclama Étienne d'un timbre plus grave qu'à l'accoutumée. Essayait-il de moduler sa voix, dont la douceur le gênait en tant qu'homme, pour la rendre plus intimidante ? Le cavalier ralentit l'allure. Les ombres de son tricorne s'estompèrent de son visage, révélant des traits jeunes et gracieux. Des traits étrangement familiers, sans que Sophie sache pourquoi.

— Le vicomte de Chevigné, répondit le nouveau venu. Étienne... Est-ce vous ?

Les épaules de l'intéressé se décrispèrent et sa main quitta son arme. Sophie, elle, n'en revenait pas. Elle laissa tomber sa pomme dans le panier. Ils ne connaissaient qu'un seul Chevigné. Était-il possible que...

— Mathieu ? s'écria Étienne avec entrain. Je ne vous ai pas reconnu. Comme vous avez changé !

Sans attendre, il abandonna sa sœur et se rapprocha de leur visiteur. Le cheval fit encore quelques pas avant que monsieur de Chevigné en descende. Les deux jeunes hommes se donnèrent une franche

accolade. Tout heureux de ces retrouvailles imprévues, ils ne prêtaient guère attention à Sophie, ce qui lui laissa le temps de mieux les détailler. Le vicomte était légèrement plus grand qu'Étienne, avec une carrure plus imposante. Il ressemblait vraiment à un homme, maintenant, et Sophie s'en sentit intimidée.

— Quel bon vent vous amène ? s'enquit Étienne. Êtes-vous de passage ou restez-vous plus longtemps ?

— De passage, mon ami. Je profite de mon retour de Paris pour prendre des nouvelles de ma tante, avant de poursuivre mes affaires.

— Vous avez visité la capitale !

La voix d'Étienne était montée dans les aigus, ce qui gêna Sophie. Son frère se montrait un peu trop enthousiaste, au point d'en négliger les bonnes manières. D'habitude, elle s'en moquait bien, mais la présence de Mathieu changeait la donne. Ce dernier, heureusement, ne semblait pas s'en formaliser. Il souriait avec sincérité à Étienne, comme il y a tant d'années.

— Oui, c'est un tout autre monde. Je me réjouis de retrouver les terres qui m'ont vu naître.

Le regard bleu de Mathieu dévia alors vers Sophie. Un éclat de surprise y brilla et la jeune femme baissa la tête.

— Toutes mes excuses, j'en oublie mes devoirs.

Il retira son tricorne et se fendit d'une révérence. Ses cheveux blond foncé, retenus en une queue-de-cheval derrière la nuque, glissèrent sur l'avant de son manteau. Sophie sentit ses joues s'empourprer et elle n'eut pas le temps de répondre qu'Étienne s'exclama :

— Voyons, ne vous montrez pas si protocolaire. Ne reconnaissez-vous donc pas Sophie, ma jumelle ? Elle

a bien grandi depuis le temps où elle vous poursuivait avec son épée en bois !

Sophie faillit s'étrangler. Étienne ne pouvait-il pas se taire ? Son frère partit dans un éclat de rire. Mathieu esquissa un sourire embarrassé, et Sophie s'inclina pour donner le change.

— Monsieur de Chevigné.

La jeune femme se mordit la lèvre. Allez, réagis, Sophie ! Se montrer aussi timide n'était pas dans ses habitudes. Il fallait qu'elle intervienne avant que son frère ne commette une énième bourde.

— Oh, mais j'y pense, la prit de court Étienne. Pourriez-vous nous aider ? Ma sœur est blessée à la cheville.

Misère ! Elle ouvrit la bouche pour les rassurer sur son état, mais Mathieu de Chevigné s'empressa de rétorquer :

— Oui, je m'en étais douté en vous voyant au loin. Souffrez-vous beaucoup ?

La jovialité du vicomte avait déserté son visage pour une inquiétude qui déstabilisa Sophie. Elle se revoyait, à l'âge de neuf ans, les genoux en sang en face d'un adolescent qui tentait de la reconforter. Malgré les années passées, Mathieu semblait réellement se soucier d'elle. Quelque chose dérapa dans la poitrine de Sophie, qui ne parvint qu'à faire non de la tête.

— Notre château ne se trouve pas loin, expliqua Étienne. Seriez-vous assez aimable pour prévenir un domestique et lui demander de venir nous prêter assistance ?

— Je ne suis pas pressé. Prenez plutôt mon cheval.

De rouge, Sophie devint blanche. Non, non, ils ne pouvaient pas emprunter la monture de monsieur de Chevigné !

— Je vous remercie, répondit Étienne, mais nous ne pouvons pas vous laisser marcher dans la campagne.

Le soulagement envahit Sophie, toujours prise de mutisme : son frère se montrait raisonnable.

— Et si nous marchions tous deux tandis que votre sœur se repose ?

Étienne lança un coup d'œil amusé à Sophie et celle-ci le supplia du regard de refuser.

— Sophie...

Son jumeau lui offrit son bras, l'invitant avec galanterie à rejoindre le cheval. Il ne perdait rien pour attendre !

— Savez-vous monter, mademoiselle de Kerdelec ? s'enquit leur agréable visiteur, placé juste à côté de la monture.

— Si elle sait monter ? pouffa Étienne. Je ne connais pas de...

Sophie fit exprès de trébucher contre lui pour le faire taire. Ne voyait-il pas l'embarras dans lequel elle était plongée ? Que devait penser monsieur de Chevigné la découvrant ainsi, en habit de paysanne, hirsute et pleine de terre ? Elle n'avait plus neuf ans ! Pourquoi fallait-il qu'on ajoute à sa honte ?

— Pouvez-vous m'aider ? s'enquit-elle avec une expression qu'elle voulut le plus aimable possible.

Mathieu de Chevigné interrogea du regard Étienne qui acquiesça et se posta pour tenir la bride. Alors, les mains de Mathieu se posèrent sur la fine taille de Sophie et il la souleva sans effort jusqu'à la selle. Sophie retint son souffle, la chaleur lui montant derechef à la tête. En lui présentant sa requête, elle imaginait qu'il lui donnerait la main, pas qu'il la porterait... comme ça.

— Ne vous inquiétez pas, reprit son sauveur en un charmant sourire. Mon cheval est d'un naturel calme. Si vous avez peur, accrochez-vous à la selle.

La monture alla au pas et Sophie essaya de calmer les battements de son cœur. C'était ridicule. Pourquoi voir l'ami d'enfance de leur frère aîné lui faisait-il encore cet effet ? Ils avaient tous grandi et suivi des chemins différents. Monsieur de Chevigné était désormais un inconnu. Oui, il n'avait plus rien à voir avec le garçon qui soignait ses écorchures.

— Comment va votre famille ? demanda avec intérêt Mathieu. J'ai croisé votre père à plusieurs reprises, sans avoir l'occasion de converser avec lui.

— Sa santé est bonne, expliqua Étienne d'un air détaché. Avec Louise, ils passent l'hiver à Rennes. Vous ne devez pas avoir maint souvenir d'elle. À l'époque, elle demeurait au pensionnat.

— Non, c'est vrai. En revanche, je me souviens d'une fillette et d'un bébé. Comment vont-ils ?

— Héloïse a bien grandi, elle va sur ses quinze ans. Et Philippe sur ses neuf ans.

— Bon sang ! s'exclama Mathieu, avant de toussoter et de jeter un coup d'œil à Sophie. Mes excuses. Je voulais dire, comme le temps passe vite !

— Ne vous inquiétez pas, déclara Sophie avec le sourire. Avec mes frères, j'ai l'habitude d'entendre jurer. Il en faut plus pour m'offenser.

— Je n'en attendais pas moins d'une ancienne corsaire.

Il n'avait donc pas oublié l'histoire de l'épée en bois... L'amusement dans le regard de Mathieu troubla une fois de plus Sophie. Pourquoi réagissait-elle comme une de ces stupides demoiselles face à un galant ? Ils n'étaient ni l'un ni l'autre !

— Vous avez raison, reprit d'un ton plus posé Étienne. J'ai l'impression qu'hier encore nous nous amusions tous à chercher des trésors. Charles...

Le jeune homme se tut et son visage s'assombrit. Le cœur de Sophie se serra à son tour. Mathieu contempla l'horizon et prononça dans un souffle :

— Ma mère m'a appris la terrible nouvelle. A-t-on retrouvé son bateau ? Ou ne serait-ce qu'un membre de l'équipage ?

Étienne conserva le silence, et Sophie répondit pour lui :

— Hélas, non.

La disparition de leur frère aîné, en début d'année, ébranlait son jumeau plus que Mathieu ne pouvait le deviner.

— Néanmoins, nous ne perdons pas espoir.

— Je connais mal la marine, avoua monsieur de Chevigné. Et je me doute que votre père a déjà sollicité toutes ses connaissances à Brest et à Rennes. J'ai toutefois quelques appuis à Paris. Si je peux faire quoi que ce soit...

— Je vous remercie, répondit Étienne, sortant enfin de son mutisme. Je transmettrai votre proposition à notre père. Hélas, je crains que nous n'ayons d'autre option que d'attendre.

— Charles est une force de la nature, il reviendra, j'en suis sûr.

Une force de la nature... Sophie baissa la tête. Oui, l'héritier des Kerdelec s'était toujours montré vaillant et courageux. Mais qu'est-ce qu'un homme pouvait faire contre une mer déchaînée ? Était-il prisonnier quelque part ? Avait-il fini noyé ou dans l'estomac d'un requin ? Et dire qu'il s'était enrôlé dans la marine afin de faire fortune et de sauver leur famille de la ruine. S'il avait su... aurait-il plutôt suivi

les traces de leur père et assumé sa charge aux États de Bretagne ? Tellement de *si* auxquels personne ne pouvait répondre...

— Vous aussi, mademoiselle de Kerdelec, (Sophie sursauta) si je puis faire quoi que ce soit pour vos sœurs et vous, n'hésitez pas.

— Merci, monsieur de Chevigné.

Même s'il ne s'agissait que de mots de convenance, la sincérité qui émanait du jeune homme toucha Sophie.

— Nous y sommes, annonça Étienne en pointant du doigt un large édifice qui s'étendait non loin d'une forêt. Désirez-vous un rafraîchissement ou vous reposer avant de repartir ?

— Cela aurait été avec plaisir, mais ma tante m'attend.

Ils avancèrent encore quelques minutes, tandis que l'épais château grossissait face à eux. De style gothique, il possédait deux tours de hauteur différente, terminées par des créneaux et un toit pointu. Les murs étaient nus, parfois percés de fenêtres protégées par des grilles. Par chance, ils arrivaient à l'opposé de l'entrée principale, sinon le vicomte aurait inmanquablement remarqué que la plus grande des tours tombait en ruine.

Les deux amis échangeaient des propos polis sur la vie à Paris et ses cercles littéraires, une des grandes passions d'Étienne. Sophie n'écoutait que d'une oreille distraite, concentrée pour garder son équilibre sur le cheval qui descendait la colline. Être assise les deux jambes du même côté ne facilitait pas la manœuvre.

Arrivé au plus proche du bâtiment, le vicomte de Chevigné arrêta sa monture. Il semblait attendre quelque chose, peut-être qu'un serviteur vînt les

aider. Sophie se garda bien du moindre commentaire : comment lui dire qu'ils avaient à peine les moyens de s'offrir les services de trois domestiques ?

— Voulez-vous que je vous aide à rentrer ? questionna-t-il en comprenant que personne ne viendrait.

Au souvenir des mains du gentilhomme autour de sa taille, Sophie secoua la tête. Peut-être un peu trop vivement. S'il lui prenait l'envie de la porter plutôt que de lui offrir son bras, elle en mourrait d'embarras ! Elle avait déjà montré assez de faiblesse comme ça.

— Je vais appeler Jeannette, je reviens !

Sans laisser à Sophie l'occasion de protester, Étienne posa le panier de pommes à terre et disparut par la porte destinée aux domestiques. Seule avec leur compagnon, elle ignorait désormais comment réagir.

— Je vais descendre.

Elle tint ses jupes de la main droite afin qu'elles ne remontent pas sur ses jambes, lorsque Mathieu tendit son bras vers elle.

— Je vous en prie, laissez-moi vous aider.

Sophie se mordit la lèvre. Son hésitation parvint à Mathieu de Chevigné, qui lui offrit un sourire rassurant.

— Promis, si Étienne le demande, je lui assurerai que vous êtes descendue de vous-même.

Il avait parlé bas, comme si déjà il s'engageait à garder un secret. Son autre bras se tendit vers elle, et il attendit, patient. Quels souvenirs le vicomte gardait-il de leur enfance ? Il semblait très bien se souvenir de la petite fille qui voulait tout faire comme les garçons.

Sophie se sentit soudain ridicule. Quel mal y avait-il à accepter son aide ? Elle se pencha en avant. Ses mains se posèrent sur les épaules du vicomte de

Chevigné, tandis que ce dernier enroutait les siennes autour de sa taille. Alors, elle décida de s'en remettre à lui. Sa poitrine se rapprocha du buste de Mathieu, et il descendit la jeune femme avec délicatesse, comme s'il craignait de la briser.

Quand les pieds de Sophie touchèrent terre, ni l'un ni l'autre ne recula. Comme il était étrange de se trouver si proche d'un homme n'appartenant pas à sa famille ! Certes, elle avait déjà dansé avec les garçons du village – ce que sa mère ne devait surtout pas apprendre –, mais aucun ne l'avait jamais troublée. Si proche de lui, elle distinguait les effluves de son parfum, ainsi que les différentes teintes de bleu dans ses iris. Mathieu avait des yeux magnifiques. Elle s'y perdait, comme un marin pouvait se perdre en mer. Ses battements de cœur redevinrent irréguliers, tandis qu'elle avait plus que jamais conscience des mains de cet homme autour d'elle, ainsi que des siennes, qui n'avaient toujours pas quitté ses épaules.

— Merci de votre confiance, chuchota-t-il.

Son maudit cœur continuait à battre la chamade. Son regard glissa sur les lèvres du jeune homme, qui étaient restées entrouvertes.

— C'est étrange, je n'ai pas réussi à la trouver, déclara Étienne.

En un sursaut, Sophie se détacha de leur ami d'enfance. Néanmoins, son jumeau ne semblait pas se rendre compte de l'inconvenance de la situation. Il les fixait sans les voir, les sourcils froncés.

— Je vous laisse, toussota monsieur de Chevigné. J'ai été heureux de vous revoir, mademoiselle de Kerdelec.

Il grimpa en selle.

— Voulez-vous une pomme ? s'enquit Sophie, qui retrouvait ses esprits. Elles sont mûres.

Elle s'accroupit pour prendre un fruit du panier et le lui tendit. Le vicomte, surpris, l'accepta. Le bout de leurs doigts se toucha, rien qu'une fraction de seconde, mais assez pour troubler Sophie.

— Transmettez mes salutations à votre famille.

— Nous n'y manquerons pas. Encore merci de votre aide, le gratifia Étienne.

Monsieur de Chevigné le salua de la tête, accorda un long regard à la jeune femme, comme s'il hésitait à lui dire quelque chose, puis talonna son cheval. Celui-ci repartit en sens inverse, sous le regard un peu perdu de Sophie. Que venait-il de se passer ? Avec le départ du cavalier, un sentiment étrange l'habitait, entre la joie et le regret.

— « Voulez-vous une pomme ? », prononça d'une voix mielleuse Étienne, la tirant de ses réflexions.

Son frère avait réuni ses lèvres en cul de poule et battait des cils. Un coup au torse le fit aussitôt cesser ses singeries.

— Hé ! Il te fait signe !

Sophie fit volte-face vers la colline où disparaissait le cavalier. Ses mâchoires se crispèrent lorsque son frère éclata de rire.

— Tu n'es pas drôle !

— Au contraire de toi ! pouffa Étienne. Qui aurait cru que ma charmante sœur pouvait encore être amoureuse de lui ?

— Je n'ai jamais été amoureuse de quiconque !

— Pourtant je n'existais plus lorsqu'il passait ses vacances ici. Il n'y en avait que pour lui avant qu'il ne retourne au collège avec Charles !

Étienne reprit cet air horriblement taquin qui agaçait tant Sophie. Lui, plus que tout autre, savait comment la titiller.

— Oh, mademoiselle, vous êtes là ! s'écria une voix alarmée.

Une femme rondelette, un tablier autour des hanches et un bonnet blanc sur la tête, se précipita vers Sophie et l'attrapa par les avant-bras.

— Jeannette ? s'étonna Étienne. Où étais-tu ? Je t'ai cherchée partout !

— Oh, monsieur, vous êtes là aussi !

— Jeannette, calme-toi, réclama Sophie, inquiète.

Leur vieille gouvernante, qui faisait aussi office de cuisinière et de femme à tout faire au sein du château, n'avait jamais perdu son sang-froid en l'espace de vingt ans.

— Mademoiselle... Votre père... Il est rentré.

— De Rennes ? s'étonna Étienne.

Sophie lui lança une œillade, lui intimant de se taire. Les doigts de la vieille intendante s'enfonçaient dans les chairs de sa maîtresse sans même qu'elle s'en rende compte.

— Oui, je crois qu'il est devenu fou ! Je vous en prie, vous devez faire quelque chose !

Les jumeaux Kerdelec échangèrent une expression pleine d'interrogations.

— Il doit simplement être exténué de son voyage.

— Étienne ! le rabroua Sophie. Réfléchis un peu.

Le visage de son frère se contracta. Il faisait de nouveau sa tête de cochon, celle qu'il affichait quand il refusait de prendre ses responsabilités. La pauvre Jeannette attendait, toujours aussi blanche.

— Conduis-moi à lui.

Sophie parvint à se décrocher d'elle, et à lui saisir la main.

— Attends, je vais te porter, commença Étienne, avant d'ouvrir des yeux ronds.

Sa sœur courait déjà vers l'intérieur des servitudes comme si elle n'avait jamais été blessée.

— Sophie, tu te jouais de moi ! s'écria-t-il en les poursuivant avec énervement.

Toutefois la jeune femme n'avait cure de son courroux. Si son père revenait maintenant de la ville alors qu'il devait y passer l'hiver, c'est qu'un nouveau malheur avait frappé leur famille.